

## Attente

Trente-deux ans. Trente-deux ans dans cinq mètres carrés.

Lui, il ne sait plus. Mais il veut bien le croire, son avocat le lui a dit. Un type nouveau, un jeune, l'air toujours excité. Les autres, il s'en souvient à peine ; il ne les a pas souvent vus d'ailleurs.

Celui-là raconte des histoires pas possibles. Comme quoi sous la pression des organisations de défense des droits de l'homme, le ministère de la justice bruisserait de rumeurs relatives à un remaniement de la loi. Comme quoi un condamné vient d'être innocenté à la seconde même où les gardiens pénétraient dans sa cellule pour le conduire dans la pièce des exécutions. Comme quoi les parents d'un gars qui y est passé ont porté plainte parce que l'administration ne voulait pas leur rendre le corps. Il paraît qu'il était marqué sur les bras et tout le torse. On ne sait s'il s'agit de traces anciennes ou de celles laissées au cours de la lutte du type qui résistait à ses geôliers le traînant de force vers le fond du couloir.

Ça, il en faisait du bruit ! Forcené il hurlait à mort. Toute sa peur, toute sa haine giclaient en cris qui déchiraient le coeur suffoqué des autres prisonniers. D. avait croisé ses mains sur sa poitrine, secoué par des spasmes affolés, suspendu à l'instant du cri suivant que l'esprit anticipait. Comme s'il n'avait pas assez à faire avec l'horreur présente !

« La paix du coeur » qu'ils disent, pour inviter les condamnés à accepter leur sort. Dans le couloir de la mort, le coeur n'est jamais en paix.

La paix est restée à la porte de la prison. Elle a cédé le pas à l'imagination qui rôde tous les matins le long du passage étroit par lequel on emmène des hommes afin de les délester de leur vie. Alors chaque matin D. voit caracoler des torrents furieux d'images folles, têtes grimaçantes, corps suppliciés, cous brisés, membres convulsés.

Chaque matin. Même lorsque aucune exécution n'a lieu.

Quand les charges de son imagination s'arrêtent, quand les flots de son sang se calment, quand dans son corps le silence revient doucement et finit par s'imposer, D. s'écroule, hébété, il sombre dans une stupeur sans vie.

Il a appris jour après jour à sortir de ce néant immense, à se raccrocher aux minuscules bruits du couloir - passages des gardiens, préparations des chariots

de distribution des repas - Il a appris à se reposer des folies de son épouvante.

Il a appris, un peu. Jamais il ne s'est habitué.

L'antichambre de la mort n'est que l'attente mise en scène de la surprise inéluctable qu'est la mort. On dit que l'administration décide de façon aléatoire de l'exécution de tel prisonnier plutôt que de tel autre afin de permettre à chacun de trouver une certaine tranquillité d'âme. Tranquille en effet, le hasard joue à briser des hommes qui ne peuvent que mourir - à plus ou moins longue échéance - sans avoir en attendant la moindre chance de vivre.

Dans sa cellule, sous la lumière du néon et l'oeil de la caméra, D. est seul face à l'image de ce qu'il fut et dont il ne sait plus rien. Il a accroché sur le battant de son lit un cliché noir et blanc pris par sa femme d'alors, quand il avait environ quarante ans. Bel homme, quelques griffures déjà au coin des yeux, une bouche pleine, le cheveu dru et brun, l'air crâne somme toute.

C'était le temps d'avant, avant cette accusation de meurtre dont il a perdu le fil maintenant inextricablement mêlé à la spirale délirante des actions de la justice. Ce qu'il avait fait réellement avant d'être arrêté, le procès, les recours, tout cela lui échappe par pans entiers. Sa mémoire fout le camp. Il ne sait plus rien de lui. Les lambeaux de sa vie se détachent de son présent, et la lecture des journaux distribués avec parcimonie si rien ne justifie leur censure - comme c'est le cas après une exécution dont la presse peut rendre compte par exemple - ne suffit pas à le maintenir à flot. Il ne reconnaît rien de commun entre cet homme figé sur le petit carré cartonné et lui-même, ombre échouée entre quatre murs dans un nulle part anonyme.

Chaque jour un peu plus démuné face à ce néant, il respire, inquiet, le cheveu rare, le sexe en berne, le corps à l'abandon. Parfois le prénom de sa femme lui revient, mais il repart aussitôt. Il s'impose l'absurde effort de le retrouver pour le reperdre, et recommence ainsi jusqu'à l'écoeurement contre lequel sa mémoire oublieuse se heurte sans espoir. L'enfermement l'a définitivement privé du temps pour mieux le priver d'espace.

La femme n'est pas revenue. Depuis longtemps.

Ce matin la prison frissonne de sons inhabituels, chuchotements et soupirs, frottements de pieds et froissements de vêtements.

D. est prostré sur son lit, chiffon abîmé, flétri, que rien ne tire plus de son apathie, épuisé de ses propres sursauts par lesquels il tentait, peut-être hier

encore, de se dire vivant et de se donner un « vrai » temps qui dure, en place de ces longues plages d'absence étirées entre les instants d'horreur qui annoncent chaque jour la décision de sa mort indéfiniment reportée.

Faute d'émotions autres et d'événements, faute de mouvements, D. est tombé dans la plus dérisoire des résignations, ridicule ataraxie dont il n'a plus conscience.

Il n'entend rien du bruit glacé du judas et du raclement des plateaux-repas glissés dans sa cellule. Il ne sent rien de l'air chaud et humide qui pénètre par les trous percés dans la plaque de fer qui obstrue la fenêtre. Il ne voit rien des changements de la lumière qui se fraye un chemin en six faisceaux dorés par cette même plaque, et rien de la lueur du néon qui prend insensiblement le relais de ces maigres traits de soleil chargés de poussières.

D. ne bouge plus. D. ne mange plus. D. ne se lève plus pour aller se soulager dans la cuvette. D. ne s'astreint plus aux quelques exercices qui faisaient le dernier rempart contre l'inertie de son corps.

Du temps, peut-être, passe.

Et quelque chose en lui remue, qui n'est ni muscle ni pensée, pas plus que désir ou besoin. Quelque chose néanmoins, et qui enfle.

D. ne le sait pas encore mais ça dure. Ça persiste. Ça fait un léger frémissement, presque une impatience des jambes comme chez les malades alités de longue date qui rêvent de se lever. Pourtant D. ne rêve plus.

Sans même le savoir et sans bien le vouloir, D. se retrouve face à la porte de sa cellule, le pantalon encore chaud de l'urine qu'il n'a pas pris la peine de retenir. Quand s'est-il pissé dessus ? Il ne le sait pas.

Il lève un bras et pose sa main sur le judas. Il tremble de ce geste qui réveille des sensations oubliées et le ramène aux premières années de son incarcération alors qu'il s'obstinait, à lutter contre cette porte qu'il voulait forcer, à occulter l'oeil vide qui lui volait son intimité en permettant aux gardiens de le voir sans même qu'il le sache.

Sous la pression - mais a-t-il même exercé une pression ? - la porte s'efface doucement. Automate approximativement réglé, raide et absent, D. fait un pas, pousse encore un peu le battant qui tourne sur ses gonds sans un bruit. Toutes les cellules sont béantes sur le couloir vide.

D. avance une jambe puis l'autre et la première de nouveau comme une

mécanique récemment huilée retrouvant l'usage de ses rouages. Il progresse lentement. Au bout du couloir une deuxième porte l'arrête. Il l'ouvre.

Devant lui la pièce est occupée en partie par un escalier. D. compte le nombre de marches. Il ne sait pourquoi mais il a le sentiment de devoir ne pas se tromper.

Treize marches. Treize marches donc conduisent à une mezzanine que sépare en son milieu un lourd rideau damassé. À droite du rideau une divinité occupe le centre d'un petit autel. À gauche du rideau une corde, immensément nue, indécente, glisse depuis le plafond jusqu'au sol sur lequel son extrémité repose en une courbe lascive. D. avance au pied de la première marche. Il tombe à genou.

Et là, la tête entre ses mains il pleure à gros sanglots qui roulent puis se fracassent sur les murs de la prison désertée.

Françoise Chauvelier , 16 juillet 2003